

## Métamorphose

Si ce début de XXI<sup>e</sup> siècle est, par les multiples crises qui le traversent, une époque fondamentalement marquée par la rupture, il n'est pas étonnant que le motif de la métamorphose connaisse un immense regain non seulement dans la littérature et dans les arts, mais aussi dans la réflexion intellectuelle, qu'il s'agisse philosophie ou d'histoire des idées, mais aussi de la pensée de l'adaptation au changement climatique, avec l'émergence de l'idée d'une transition écologique qui pourrait avoir à être bien plus rapide et radicale que prévu.

Il n'est pas étonnant non plus que les textes anciens sur la métamorphose, et en particulier ceux de l'Antiquité et de la Renaissance, soient convoqués comme des outils toujours vivants et opérants pour penser les ruptures auxquelles le monde contemporain doit faire face : en témoignent de nombreuses publications récentes, notamment, en France, le volume collectif *Métamorphose(s)* coordonné par Jackie Pigeaud (2010) et l'anthologie *Métamorphoses. D'Actéon au posthumanisme* constituée par Blanche Cerquiglini (2018) ; et des manifestations scientifiques, tel le colloque « Metamorphosis and the Environmental Imagination, from Ovid to Shakespeare », organisé par Francesca Martelli et Giulia Sissa, qui se tiendra en octobre 2019 à l'University of California in Los Angeles.

Il n'est, enfin, pas étonnant que, parmi toutes ces références puisées dans le passé pour éclairer le présent, les *Métamorphoses* d'Ovide – dont la rédaction fut entreprise en 3 après J.-C. à Rome et la correction interrompue en 8 après J.-C. quand le poète fut relégué par un édit de l'empereur Auguste sur les bords de la mer Noire – occupent une place absolument singulière, quantitativement et qualitativement, et que, de manière significative, le texte ovidien fasse l'objet de retraductions novatrices (pensons notamment à celle de Marie Cosnay en 2017 aux Éditions de l'Ogre) et d'adaptations artistiques (tels le spectacle *Métamorphoses* du Ballet National de Marseille, présenté en 2008 par Frédéric Flamand en collaboration avec les designers brésiliens Humberto et Fernando Campana, ou le film *Métamorphoses* de Christophe Honoré en 2014).

Car la métamorphose d'un corps en un autre est par définition une rupture, celle d'un équilibre devenu in(sou)tenable, que le corps en question soit celui d'un être en particulier ou de l'univers entier, les deux échelles étant de toute manière indissociables dans la conception antique de la marche du monde. Et c'est Ovide qui, le premier et de manière totale et indépassable, a formulé de manière systématique, dans les *Métamorphoses*, cette équation – que ses prédécesseurs, depuis Homère, n'avaient qu'esquissée – en la décrivant plus de deux cents fois dans le processus de son avènement avec toutes ses implications poétiques et symboliques.

*In noua fert animus mutatas dicere formas / corpora*, « mon esprit me porte à dire les formes changées en corps nouveaux » (I, 1-2) : tel est le programme de l'épopée ovidienne des formes. Pourquoi un corps se transforme-t-il et pourquoi est-il important, vital même, de le dire ? La réponse réside dans les passions humaines et elle a été magnifiquement synthétisée, en 1997, par le poète anglais Ted Hughes dans l'introduction de ses *Contes d'Ovide* : « par-dessus tout, Ovide a été captivé par la passion. Ou plutôt par ce qu'est une passion pour celui qui en est possédé. Et non point par la passion au sens ordinaire du terme, mais par la passion poussée à l'extrême : celle qui brûle, qui soulève les montagnes, qui se mue en expérience du surnaturel ». La rupture d'équilibre qu'est la métamorphose résulte toujours, chez Ovide, d'un événement d'ordre passionnel ; dire cette rupture en inventant un langage susceptible de rendre imaginable, visible même, la mutation d'un corps d'homme ou de femme en arbre ou en cours d'eau ou, inversement, l'accession de pierres ou de fourmis à la vie humaine, c'est pour le poète concevoir un outil d'exploration inégalable des passions et définir celles-ci comme la grande loi d'un monde qu'elles rendent foncièrement poreux, mouvant, versatile (Italo Calvino parle d'« indistinti confini », de « frontières indistinctes »).

Dans ce monde, la rupture est toujours possible, toujours imminente, et l'on comprend que l'œuvre ovidienne ait pu se heurter, par une audace que certains, comme Jean-Pierre Néraudau, n'hésitent pas à qualifier de dissidence, à une idéologie impériale nourrie au contraire d'images de constance et de stabilité. Or – et le poème n'en est que plus provocateur –, si l'expression poétique de la métamorphose permet à Ovide de définir un monde dont l'équilibre peut à chaque instant être altéré, il ne faut pas oublier que la transformation d'un corps est toujours aussi définition d'un nouvel équilibre et que celui-ci intègre l'ancien. La rupture n'est jamais totale : le point B de la métamorphose contient toujours des éléments du point A (le loup garde de Lycaon son nom et sa férocité, un bloc de marbre d'où coule de l'eau matérialise pour l'éternité le chagrin de Niobé dont les dieux ont tué tous les enfants), et B constitue même souvent voire toujours la « bonne », la « vraie » version de A, le corps ayant simplement – si l'on peut dire – fait l'objet d'une mise en conformité avec la passion qui a suscité la métamorphose. Autrement dit, la métamorphose ne met en danger l'ordonnement du monde que pour le recréer, ne le déconstruit que pour le reconstruire, en une version dotée d'une vérité et d'une efficacité supérieures.

Telle est la réponse inédite et rebelle, y compris politiquement parlant, donnée par Ovide à la situation de transition, de déstabilisation, de perte de repères – institutionnelles, morales, intellectuelles, artistiques – dans laquelle se trouve Rome au tournant du I<sup>er</sup> siècle avant J.-C. et du I<sup>er</sup> siècle après J.-C. Telle est la raison du retentissement universel que trouvent les *Métamorphoses* dans toutes les aires géographiques et à tous les siècles, et tout particulièrement dans les temps de crise. La métamorphose, qui consiste chez Ovide en un processus de distinction et de disjonction – entre le même et l'autre, entre ce qui demeure et ce qui change, entre une âme et un corps qui ne lui correspond plus –, n'est-elle pas par là même une *krisis* (κρίσις), c'est-à-dire, étymologiquement, un processus de séparation ?

Quelle que soit « notre » crise, sa nature individuelle ou mondiale, le champ géographique et l'époque où nous la vivons, le texte d'Ovide, avec l'infinie fortune littéraire et artistique qui est la sienne, nous suggère qu'il est nécessaire d'intégrer la métamorphose dans notre réflexion sur les ruptures auxquelles nous sommes confrontés, afin de ne jamais oublier que, au sein d'un état critique – dans tous les sens du terme – où tout semble immobilisé et voué à l'implosion ou à l'explosion, il reste toujours la possibilité de la transformation, de la conversion, de la transition, qui réintroduit mouvement et évolution et, par là, restaure sans jamais le figer l'équilibre entre l'humain et le monde.

La conscience de l'importance et de la fragilité de cet équilibre, qui est au cœur de la pensée antique, est aussi ce que la crise mondiale et notamment environnementale actuelle nous incite – nous oblige – à réapprendre. Quand les grandes répartitions, pondérations et synergies qui permettent la vie se rompent de toutes parts, dégradées par la frénésie passionnelle de l'aventure humaine, la poésie ovidienne nous rappelle que nous détenons la réponse avec la rupture créatrice et salvatrice qu'est la métamorphose, qui, en imprimant les passions dans les formes matérielles du monde, garantit le maintien en vie de tout écosystème.

Auteur :  
Hélène Vial

Références :

Jackie Pigeaud (dir.), *Métamorphose(s)*, Rennes, Presses Universitaires de Rennes, « Interférences », 2010.

Blanche Cerquiglini (textes réunis et présentés par), *Métamorphoses. D'Actéon au posthumanisme*, Paris, Les Belles Lettres, « Signets », 2018.

Ovide, *Les Métamorphoses*, traduit du latin par Marie Cosnay, texte latin établi par Georges Lafaye, Paris, Éditions de l'Ogre, 2017.

Ted Hughes, *Contes d'Ovide (Tales from Ovid)*, Patrick Reumaux (trad.), Paris, Phébus, 2002 (1<sup>ère</sup> édition : New York, Farrar, Straus and Giroux, 1997).

Italo Calvino, « Gli indistinti confini », préface de l'édition des *Métamorphoses* par Piero Bernardini Marzolla, Torino, Einaudi, 1979.

Jean-Pierre Néraudau, *Ovide ou les Dissidences du poète. Métamorphoses, livre 15*, Paris, Hystrix, « Les Interuniversitaires », 1989.